

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La passion de l'écriture

Arthur Buies, *Correspondance (1855-1901)*, édition préparée, présentée et annotée par Francis Parmentier, Montréal, Guérin littérature, 1993, 348 p.

Richard Dubois, *Relations littéraires*, Montréal, Fides, 1992, 248 p.

Michel Gaulin

Number 71, Fall 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38335ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (1993). Review of [La passion de l'écriture / Arthur Buies, *Correspondance (1855-1901)*, édition préparée, présentée et annotée par Francis Parmentier, Montréal, Guérin littérature, 1993, 348 p. / Richard Dubois, *Relations littéraires*, Montréal, Fides, 1992, 248 p.] *Lettres québécoises*, (71), 57–58.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Arthur Buies, *Correspondance (1855-1901)*, édition préparée, présentée et annotée par Francis Parmentier, Montréal, Guérin littérature, 1993, 348 p., 17,95 \$.

Richard Dubois, *Relations littéraires*, Montréal, Fides, 1992, 248 p., 19,95 \$



La passion de l'écriture

Deux hommes, deux époques, mais une même passion pour le pouvoir visionnaire de l'écriture.

ESSAI
Michel Gaulin

J'ai toujours aimé les correspondances parce qu'elles révèlent l'homme, pour ainsi dire, au débotté et en bras de chemise. Mais, à bien y penser, toute écriture, pour peu qu'elle soit guidée par une passion, ne remplit-elle pas le même office ? À un siècle ou presque de distance, et dans des genres différents, Arthur Buies et Richard Dubois nous rappellent l'utilité, voire le caractère indispensable de la passion pour le bon usage de l'écriture.

La «correspondance» de Buies

«Je te promets d'être le plus grand écrivain de mon siècle avant trois ans», écrivait en 1867 Arthur Buies à sa sœur (p. 79). Cette promesse, faite par un jeune idéaliste de vingt-sept ans, a été le point d'ancrage d'une vie marquée certes, comme toutes les vies, par des contradictions et des faiblesses, mais dont la passion fondamentale est restée l'écriture.

«Il écrira bien,» prédisait déjà à son sujet l'abbé Thomas-Étienne Hamel, son tuteur délégué à Paris, quelque dix ans auparavant (1858), tout en déplorant ses idées, choisies parmi «les plus perverses : éducation enlevée au clergé, point de religion, principes anti-sociaux, etc.». (p. 42) Car Buies fut dès le début un réfractaire qui inquiéta fort les membres de sa famille quant à son avenir avant de semer plus tard la zizanie dans le petit monde de nos lettres. Ainsi, d'un conservateur à l'autre, Joseph-Charles Taché réprovoque-t-il, en 1884, les «compliments tout à fait lyriques» que Thomas Chapais avait adressés à «Buies comme écrivain». (p. 176) «Hélas ! le dévergondage n'est pas de l'originalité,» laissait tomber le sieur Taché (p. 177). Pas étonnant, dans ces conditions, que l'on n'ait jamais invité Buies,

par exemple, à se joindre à la Société royale du Canada, qui venait d'être fondée (1882), rebuffade qu'il rendait bien à l'auguste académie en la considérant simplement comme «une amplification de la société d'admiration mutuelle». (p. 157)

«J'ai tâché d'y inscrire la pensée d'un homme libre,» écrivait Buies, en 1865, en envoyant à Louis-Joseph Papineau ses deux premières *Lettres sur le Canada* (p. 78). Buies s'est en effet voulu libre de toute attache, libre de trouver lui-même sa propre voie, qui devait éventuellement le ramener, sous l'égide du futur cardinal Bégin, à la pratique religieuse et faire de lui, aux côtés du curé Labelle, le chantre de la colonisation.

Destin de romantique attardé que le sien, en réalité. «Me voilà lancé seul au milieu d'un monde vaste et inconnu,» écrivait-il à sa sœur, en 1856, en arrivant à Dublin, où l'avait envoyé son père. (p. 24) Plus de vingt-cinq ans plus tard, en 1882, neuf ans avant sa mort, il s'expliquait ainsi à son protecteur, l'abbé Bégin, au sortir de l'hôpital où l'avait conduit son alcoolisme chronique : «Voyez-vous, je suis de ces natures qui ne peuvent se relever à moins d'atteindre le fond même de l'abîme; il faut que j'épuise une passion, une habitude, un penchant, ou un goût quelconque avant d'en être délivré». (p. 161) Mais peut-être est-ce, en définitive, son ami intime, le curé Labelle, qui prononça le jugement le plus juste en observant, au moment du mariage tardif de Buies, dont il souhaitait par ailleurs qu'il fasse «de vous un homme tel que je le désire et tel que vous l'avez désiré vous-même» (p. 197) : «Les hommes de grands talents sont si rares qu'il faut bien être miséricordieux sur des peccadilles». (p. 197)

Tant s'en faut, cependant, que ce recueil quelque peu hétéroclite de textes épistolaires de la main de Buies lui-même ou de celles de ses correspondants ou encore de personnes qui ne font qu'allusion à lui, ne soit entièrement satisfaisant au plan technique. L'annotation de Francis Parmentier a tendance à être fortuite quand elle n'est pas tout bonnement faible ou même déficiente. Ainsi, il faut attendre la note 136 de la page 152 pour tirer une information utile de la note 35 qui se trouve page 83 et ce n'est qu'au hasard d'une lecture concomitante du deuxième tome de la *Correspondance* de l'abbé Groulx que j'ai trouvé les renseignements que je souhaitais sur le Français Louis Herbet, avec qui Buies échangea quelques lettres en 1898. (p. 279-286) (Dix ans plus tard, Groulx, pour lors étudiant en Europe, s'indignera de ce que le gouvernement français ait, *horresco referens* ! choisi ce franc-maçon pour le représenter aux fêtes du tricentenaire de Québec.) En matière d'édition de correspondances, celle de Groulx a d'ailleurs



Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, **Voix et Images** est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

Le volume XIX, pour l'année 1993-1994, offre les dossiers suivants :

n° 55 (automne 1993) Lionel Groulx, écrivain
n° 56 (hiver 1994) Anne-Marie Alonzo
n° 57 (printemps 1994) Savoirs et littérature

1 an (3 numéros):

Canada et étranger, 26,50 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada et étranger, 48,50 \$; étudiant, 37 \$.

3 ans (9 numéros):

Canada et étranger, 73 \$; étudiant, 55,50 \$.

Le numéro: 10 \$. Résidents du Québec, ajoutez 1,56 \$ (TPS + TVQ); résidents du reste du Canada, ajoutez, 0,70 \$ (TPS).

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de:

Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale «A»
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747

établi des balises dorénavant incontournables dont Parmentier, comme son éditeur, auraient sans doute bien fait de s'inspirer pour la leur.

Les passions d'un lecteur

Dans *Relations littéraires*, Richard Dubois rassemble les comptes rendus qu'il a donnés, avec une plume alerte et incisive, à la revue *Relations*, entre 1984 et 1992, sur des auteurs tant québécois qu'étrangers, de Victor-Lévy Beaulieu à Lise Bissonnette, de Jean Baudrillard ou Umberto Eco à Pascal Quignard.

Persuadé que «l'écriture est faite pour la transgression, la rupture, la déviation et la sortie de soi» (p. 56), il recherche sans cesse «une écriture [qui] ne ressemble pas aux autres [...] plutôt que de voler à basse et très sécuritaire (*sic*) altitude, dans le bien sage et le bien commercial rase-mottes habituel». (p. 19)

Dubois a incontestablement le sens de la formule percutante. Ainsi, Victor-Lévy Beaulieu est «une grande gueule qui écrit en joul et sanglote périodiquement sur le Québec».

(p. 16) Mais on note également, sur les huit années que recouvre la production de ces textes courts, un approfondissement progressif dans le sens d'une exigence toujours plus grande à l'endroit des écrivains, en particulier ceux d'ici. C'est sans doute ce qui explique, par exemple, que Dubois ait tant aimé, à quelques années de distance (1987 et 1991), le plaidoyer répété de Jean Larose en faveur d'un renforcement de la culture littéraire traditionnelle dans l'enseignement. «Le Québec qui se fait ou se défait, on ne sait trop, aura bientôt besoin de plus substantielles nourritures,» observe-t-il lui-même (p. 174), à propos d'un roman qu'il considère comme bâclé et auquel il applique le mot de Mallarmé : «beaucoup de beaux passages, jamais une œuvre».

Faut-il par ailleurs s'étonner si, à l'instar de Buies, Dubois place la langue au centre des enjeux de notre avenir littéraire ? À sa soeur, en 1858, Buies se plaignait de ne pas avoir le génie de la langue. «Nous n'avons pas chez nous de langue maternelle [...] Que nous faut-il donc pour avoir une langue maternelle ? Il n'y a qu'à construire avec les bons matériaux que nous avons déjà». (Buies, p. 46-47) Plus de cent ans plus tard, Dubois hausse la mise, mais le message, en son fond, reste le même : «On ne le dira jamais assez : c'est la langue qui fait l'écrivain [...] C'est la langue qui réussit à faire croire à chaque lecteur de chaque pays que cela, cette page, cette image a été créée pour lui. Non, les écrivains d'ici n'ont plus à choisir entre écrire comme VLB ou Charles Maurras...» (Dubois, p. 238) La langue... toujours la langue...

